



## La lecture au défi du virtuel

Christian Vandendorpe

► **To cite this version:**

| Christian Vandendorpe. La lecture au défi du virtuel. Jun 2003, 2003. <sic\_00000498>

**HAL Id: sic\_00000498**

**[https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00000498](https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000498)**

Submitted on 29 Jun 2003

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La lecture au défi du virtuel

Christian Vandendorpe

Au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, un tribunal romain avait eu à décider si les livres mentionnés dans le testament d'un riche patricien désignaient seulement les rouleaux ou incluaient aussi les petits ouvrages au format codex, dont l'usage avait commencé à se répandre deux siècles auparavant, particulièrement dans les milieux proches du christianisme. L'avocat Paulus avait ainsi conclu la discussion « Les codex doivent aussi être considérés comme des livres. On regroupe sous l'appellation de livres non pas des rouleaux de papyrus, mais un mode d'écriture effectué en vue d'un usage déterminé »<sup>1</sup>. Alors que le cahier cousu est aujourd'hui le format naturel et obligé du livre, le simple fait qu'il y ait eu débat sur une question qui nous paraît aussi simple devrait servir de perspective à la question soulevée ici. Le passage du rouleau au codex, qui s'est opéré entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère démontre que, tout comme pour nos autres inventions, le support du texte est soumis à la loi du progrès : celui qui remplit le mieux son rôle d'aide à la lecture, en tant que travail intellectuel et communication des idées, en arrive nécessairement à remplacer le support antérieur. Là comme ailleurs, une technologie supérieure finit par chasser la précédente quand il s'agit d'effectuer les mêmes opérations en vue d'une même fin. La question est de déterminer si la nouvelle technologie informatique va déboucher sur un codex digital à base d'encre électronique ou si le modèle de l'hypertexte sur écran va exercer une telle pression sur nos modes de lecture que la forme incarnée traditionnellement par le livre et la littérature va tout simplement tomber en désuétude pour faire place à de nouvelles formes de lecture adaptées aux contraintes d'un support à deux dimensions (unipaginal).

Il n'est pas inutile de se demander pourquoi le rouleau et le codex n'ont pas réussi à coexister alors que l'imprimé qui circule aujourd'hui, bien loin d'être un support homogène, apparaît sous diverses formes, dont on peut distinguer trois principales : le livre, le journal et cette forme intermédiaire qu'est

---

<sup>1</sup> Cité par Colin H. Roberts et T.C. Skeat, *The Birth of the Codex*, Londres, Oxford University Press, 1983, p. 32.

le magazine. En fait, quoiqu'elles soient en apparence très différentes, ces trois formes ont en commun d'être toutes à feuilleter et imprimées recto verso, ce qui les distingue radicalement du rouleau. Examinons-les d'un peu plus près.

Le livre est l'imprimé par excellence, voué à la permanence, à la lecture attentive et répétée. Il est intimement associé à la littérature, dans une équation symbolique souvent répétée, y compris lors de ces grandes célébrations de la lecture que sont les salons du livre contemporains. Cette association de la littérature et du livre vient du fait que, historiquement, le roman a été notre maître de lecture et a fait de celle-ci une activité autotélique, qui trouve en soi sa propre finalité. Ce faisant, le roman nous a aussi appris comment lire les fictions préparées à notre intention, notamment en multipliant les situations où l'activité de lecture est elle-même mise en abyme comme dans *Don Quichotte* et *Madame Bovary*, victimes tous deux de leurs lectures. C'est la diffusion massive du roman à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, suivant de peu l'essor de l'imprimerie, qui a sans doute le plus contribué à l'expansion de la lecture silencieuse.

Or, le roman exige de la part du lecteur un engagement dans la durée. Ce genre littéraire a commencé à s'imposer en France avec *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, une énorme saga de cinq mille pages dont la publication s'est échelonnée entre 1590 et 1610 et qui a passionné le public français durant des générations. Ce modèle a sans doute culminé avec *A la recherche du temps perdu*, dont la phrase sinieuse et touffue reflète au plan syntaxique la continuité foncière d'un texte que Marcel Proust aurait aimé voir imprimer en un seul volume, sans alinéa (Walter Benjamin, 127). Sans doute un texte est-il pour un lecteur d'autant plus difficile à laisser que celui-ci a eu du mal à y entrer et que l'enchaînement d'une prose compacte et ininterrompue n'offre guère de porte de sortie. Celui qui a appris à lire avec des romans en arrive ainsi à placer la lecture du livre sous le signe du continu. La pérennité de ce modèle est assurée par l'École et l'Institution littéraire, qui unissent dans un même culte l'amour du livre, de la lecture et de la littérature. Il n'est donc pas excessif de dire que le roman réclame un pacte de lecture particulier, beaucoup plus exigeant que celui de la lecture du journal, par exemple. En revanche, ce pacte assure au lecteur un maximum de gratification et d'effets de sens si le récit est lu dans sa totalité, en suivant le mot à mot du texte. Dans le cas des œuvres les plus importantes de

la littérature, il s'y ajoute la promesse implicite d'une *catharsis* ou d'une meilleure compréhension de soi, du monde et de la vie.

Outre le livre, l'imprimerie donnera aussi naissance à la forme très différente qu'est le journal, format commode pour soumettre à l'attention une grande variété d'informations diverses que le lecteur peut balayer rapidement du regard en écrémant les données susceptibles de l'intéresser. Loin d'exiger une lecture continue, le journal est organisé de façon tabulaire, jouant sur une disposition en colonnes et une rigoureuse hiérarchie dans les titres. La composition des articles selon la loi de la pyramide inversée offre l'essentiel des données dans les premières lignes et rejette les détails vers la fin, de façon à satisfaire le lecteur pressé. De nombreux indices purement visuels aident aussi le lecteur à s'orienter dans la masse des données, sans qu'il ait à en faire une lecture suivie.

A mi-chemin entre le livre et le journal, on trouve le magazine, qui sera volontiers feuilleté pour la variété de ses articles et informations, que rehausse une iconographie soignée, et dont le format se prête mieux à une lecture attentive que le journal. On constate depuis quelques décennies une nette augmentation du nombre de magazines et une part croissante de ceux-ci dans le temps de lecture publique, tandis que le roman tend à reculer.

Correspondant à différentes manières de lire, ces supports co-existent depuis un bon siècle. On observe toutefois une tendance des supports textuels à se spécialiser. On répugnerait aujourd'hui à enfermer dans un livre de petit format la variété des textes composant un journal. Inversement, si le format du journal pouvait encore accueillir au XIX<sup>e</sup> siècle des romans sous la forme du feuilleton, ce modèle est tombé en désuétude, notamment parce que le journal a accentué son organisation en mosaïque, profondément étrangère à celle du roman.

On voit ainsi que divers genres de texte tendent à migrer sur divers types de supports qui appellent à leur tour une pratique de lecture distincte, tout comme les Sumériens distinguaient déjà la forme des tablettes d'argile selon que les textes gravés seraient d'ordre littéraire (tablettes carrées) ou économique (tablettes rondes). Nous avons parlé à ce propos de « pacte de lecture », dans la foulée de l'expression créée par Philippe Hamon à propos du « pacte autobio-

graphique » : l'intérêt de ce terme est qu'il situe l'acte de lecture dans une relation duelle, pensée au départ par un auteur et que l'éditeur actualisera dans un objet déterminé. Ce pacte repose sur le postulat que ce qui est offert à lire mérite l'attention du lecteur, attention qui peut prendre diverses formes et exiger divers types de coopération de la part du lecteur. Pour le roman, seule une attention continue accordée au fil du texte permettra de recréer un univers imaginaire avec ses lieux, ses personnages, ses voix, sa temporalité, ses ressorts de tension narrative. La moindre faille dans l'attention pourra entraîner des lacunes graves dans la compréhension, au point que, chez un malade atteint de la maladie d'Alzheimer, la lecture de romans devient vite une épreuve insurmontable.

Reprenant une métaphore proposée par Mark Heyer<sup>2</sup>, qui distingue les types de lecture en fonction des trois grands modes dont les animaux se pourvoient en nourriture, je désignerai la lecture du roman comme un pacte de « broutage ». Il s'agit là en effet d'une activité quelque peu monotone dans sa régularité, et qu'une prose lisse et unie rendra d'autant plus efficace. Un autre mode est celui de la cueillette : tandis que le regard balaie les titres d'un journal, l'attention flottante va choisir de se fixer sur celui qui éveille un commencement d'intérêt, par le lien avec un bagage d'informations accumulées au cours des journées précédentes. Le troisième mode est celui de la chasse, qui suppose chez le lecteur la volonté de trouver des informations précises sur un sujet afin de les intégrer à ses connaissances : c'est là, typiquement, le mode de lecture de l'encyclopédie.

La distribution des textes et des modes de lecture en fonction des supports imprimés a été bouleversée par l'arrivée du Web. Offrant une masse toujours plus grande de contenus à lire, celui-ci est en train de devenir la bibliothèque universelle. C'est vers cette source que l'on se tourne maintenant si l'on veut trouver rapidement une information précise sur n'importe quel sujet, qu'il s'agisse des signes de l'alphabet phonétique international, du tableau périodique de Mendeleïev, de la bataille de Marignan, d'une citation d'Eschyle ou d'un résumé de film. Sans discussion possible, l'ambition de totalité qu'avait long-

---

<sup>2</sup> Mark Heyer, « The creative challenge of CD-ROM », dans Steve Lambert and Suzanne Ropiequet, *CD-ROM. The new Papyrus. The current and future state of the art*, Redmond, Microsoft Press, 1986.

temps incarnée le livre a maintenant migré vers le Web, alors que celui-ci a tout juste dix ans d'existence. Et ce phénomène va encore s'accroître lorsque tous les textes scientifiques y seront accessibles. De plus, ce médium ne surclasse pas seulement l'imprimé par sa capacité totalisante et la rapidité des recherches qu'il permet, mais aussi par son ubiquité, qui est une forme extrême de portabilité. Bref, le Web est sans aucun doute l'apothéose du Livre, la finalité extrême de l'écriture, le rêve de la bibliothèque universelle qui, après s'être incarné dans le rouleau de papyrus, avait été reporté sur le format du codex au début de l'ère chrétienne.

Plus précisément, le Web est devenu, grâce aux moteurs de recherche, une gigantesque base de données. Et celle-ci instaure un type de textualité qui lui est propre, organisé non plus en fonction d'une lecture continue ou d'une récitation à haute voix, mais selon les paramètres les plus susceptibles de correspondre à des besoins spécifiques de lecture et d'information : on est ici par excellence dans le mode de la chasse. Le maître d'œuvre d'une base de données ne se demande pas comment tenir le lecteur en haleine et enchaîné durant des heures à un même texte, ainsi que le faisait le romancier. Il se pose plutôt une série de questions du genre : qu'est-ce qui va amener un usager à questionner ma base ? quels champs dois-je prévoir pour regrouper les informations pertinentes ? quels mots-clés seraient les plus utiles pour décrire le contenu de chaque fiche ? par quels types d'entrées ou de liens relancer la curiosité du lecteur sur de nouvelles pistes ? La base de données écarte ainsi d'entrée de jeu une lecture indexée sur une continuité syntaxique et narrative globale pour développer plutôt une organisation tabulaire. Le narratif, qui n'a pas disparu complètement, peut cependant réapparaître dans des champs spécialisés de la base. À titre d'exemple, une base de films comme *All Movie Guide*<sup>3</sup> contient un résumé du film sélectionné, des textes plus ou moins longs sur la carrière du réalisateur et des divers acteurs et actrices, ainsi que des liens vers des films similaires. La présence de ces éléments narratifs (mais non fictifs) favorise un mouvement de lecture qui procède non plus par traitement d'un fil textuel continu, mais par prélèvement de fragments. Au lieu de la saturation métonymique de l'espace textuel, sur laquelle joue le roman réaliste, la base de données offre

---

<sup>3</sup> <http://www.allmovie.com/>

d'emblée au lecteur une structure paradigmatique à l'intérieur de laquelle il pourra circuler en fonction de ses intérêts antérieurs.

Tout en favorisant des recherches très pointues, axées sur une question précise, ce mode d'organisation n'exclut pas la possibilité pour le lecteur de faire par hasard des découvertes heureuses. En effet, en interrogeant une base de données à la recherche d'une information précise, on sera presque inévitablement amené à rencontrer des informations connexes qui nous entraîneront de lien en lien vers des sentiers de traverse. Le Web est donc aussi le lieu de la découverte par contiguïté, de la trouvaille, du musardage, comme celui que pratiquait Montaigne dans sa bibliothèque.

Cela dit, les divers supports imprimés n'ont pas effectué leur mutation sur le Web avec un semblable bonheur. Le journal et le magazine s'y sont fort bien adaptés en raison d'un matériau de départ extrêmement tabulaire. Avec ses nombreux intertitres et ses illustrations, l'article de magazine peut facilement migrer sur écran dans une mosaïque chatoyante d'icônes et de jeux typographiques, et ce d'autant plus qu'il est généralement court et segmentable en diverses sections de type logique.

Situé à l'autre pôle de cette textualité atomisée qu'est la base de données, le roman, par la continuité de son texte, s'est révélé profondément réfractaire à la lecture sur écran. Pas seulement la phrase longue de Proust, mais aussi les best-sellers les mieux ficelés pour tenir le lecteur en haleine. On en donnera pour preuve l'échec retentissant de Stephen King qui, à l'été 2000, avait offert par Internet un roman inédit, *The Plant*, sous forme de livraisons mensuelles pour lesquelles les lecteurs intéressés étaient invités à payer une somme modique. Au bout de quelques mois, l'auteur a brutalement mis un terme à l'expérience parce que le nombre d'abonnés avait décliné de façon continue.

### **Vers un codex digital**

Essayons de cerner les facteurs en jeu dans la lecture du roman sur papier, qui en rendent l'expérience si peu compatible avec l'écran, compte tenu du fait que ce genre de texte, ainsi qu'on l'a vu plus haut, postule un contrat de lecture axé sur la totalité et le respect du fil continu du texte :

1. Le livre offre un espace feuilleté (a) qui permet d'effectuer facile-

ment des retours en arrière sans perdre de vue la page qu'il est en train de lire, en bénéficiant du double repérage qu'est la pagination et sa position de lecture dans l'espace fixe de la page; (b) qui donne au lecteur des repères analogiques sur l'ampleur du texte à lire ainsi que la position où il est arrivé, en mobilisant la mémoire attachée au spatial et au sens du toucher.

2. La pagination est un repère digital qui renseigne avec précision le lecteur sur le point où il en est de son voyage imaginaire, ce qui lui permet de gérer son temps de lecture.

3. Le texte est imprimé sur la page sans les distracteurs latéraux inhérents à la base de données, ce qui favorise une immersion en profondeur dans le récit et évite la tentation de s'en échapper à la moindre impression d'ennui.

4. Cet abandon du lecteur au texte est facilité par le fait que le livre est un objet éminemment maniable, susceptible d'être tenu entre les mains ou posé à plat et de se prêter à des postures de lecture très variées et dont l'importance est souvent négligée<sup>4</sup>.

La caractéristique la plus apparente de l'écran d'ordinateur est la perte de la structure feuilletée, et cela constitue sans aucun doute le défi le plus important à relever pour des lecteurs formés par deux millénaires de domination du codex. L'affichage du texte sur écran doit donc choisir entre deux voies : soit le défilement vertical, qui renoue avec l'ergonomie du volumen, soit le déplacement latéral des pages-écrans. S'il convient pour un texte court, le défilement n'est pas satisfaisant pour un texte d'une certaine ampleur, parce qu'il ne permet pas au lecteur de gérer avec précision le temps de sa lecture ni de retrouver rapidement l'endroit où il s'était arrêté lors d'une séance antérieure. Quant au déplacement latéral, il prive le lecteur de l'illusion de la coprésence du texte lu et du texte à lire dans la fenêtre de l'écran. Cela explique que la solution du déplacement latéral ait été assez peu souvent retenue, sauf dans l'ergonomie du e-book, conçu comme un avatar virtuel du livre et où la présence d'un repère de pagination fixe et une mise en page raffinée s'adaptent beaucoup mieux à une

---

<sup>4</sup> Pour une réflexion pleine d'humour sur les diverses postures de lecture, voir le premier chapitre du roman d'Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver*.



lecture continue que le défilement vertical.

L'idéal serait évidemment un objet qui aurait le format du codex, avec des pages d'un matériau souple, que l'on pourrait lire sous n'importe quel angle, sans rétro-éclairage, grâce à la lumière réfléchie, offrant un contraste aussi élevé que le papier et sur lequel on pourrait afficher à volonté romans, magazines et textes divers, le tout pour une consommation minimale d'énergie. On combinerait ainsi dans un même objet la totalité permanente du codex avec la fonction hypertexte du Web. Loin de relever d'une quelconque utopie, cette recherche du meilleur des deux mondes est tout à fait conforme à la longue quête de maniabilité et d'ergonomie qu'est l'histoire du livre.

Un tel objet n'est déjà plus tout à fait de l'ordre de la science-fiction, car diverses compagnies travaillent à le réaliser, avec divers procédés. Le plus prometteur est probablement celui de la E-Ink Corporation fondée en 1997 sous l'impulsion d'un jeune physicien du MIT, Joseph Jacobson, et qui consiste à enfermer à l'intérieur d'une surface plastifiée des millions de microcapsules auxquelles un changement de polarité électrique fait prendre des positions différentes, ce qui permet d'afficher n'importe quelle forme. Les travaux en ce sens progressent bien. Alors que les écrans à cristaux liquides ont une épaisseur minimale de 4 mm, un prototype de papier électronique réalisé en juin 2002 mesurait une épaisseur de 0,3 mm, soit moitié moins qu'une carte de crédit. On nous affirme que ces nouveaux supports d'affichage devraient être mis sur le marché en 2004-2005 et produits par la compagnie japonaise Toppan, spécialisée dans la fabrication de produits électroniques. Parmi les autres partenaires, on trouve Philips, Motorola et Lucent. Et aussi des éditeurs attentifs à ne pas se laisser doubler sur leur marché traditionnel, tels Hearst Corporation, le groupe de presse L'Espresso et Vivendi Universal Publishing<sup>5</sup>.

Certes, il faudra sans doute plusieurs années avant que ne soit produit à coût abordable un codex digital susceptible de supplanter le livre. Il faudrait en effet un codex ayant au minimum une douzaine de pages pour que celui-ci offre une réserve de texte suffisante afin de donner au lecteur l'expérience d'une structure feuilletée. Une centaine de pages serait encore beaucoup mieux, mais plus il y a de pages, plus augmentent le coût, le poids et l'épaisseur de l'objet,

---

<sup>5</sup> <http://www.eink.com/company/investors.html>

ainsi que le temps requis pour l'affichage des données, actuellement beaucoup moins rapide sur ce type de support que sur silicium. On pourrait aussi imaginer divers formats — livre de poche, magazine, tabloïd — afin de permettre une manipulation optimale des divers supports.

Avec ce codex digital, le livre renaîtrait de ses cendres, tout en assumant les fonctions d'un ordinateur, d'un assistant personnel et d'une tablette à écrire. Il serait possible de stabiliser le contenu affiché sur chacune des pages, pour qui voudrait garder à la vue les sections d'un ouvrage qu'il n'a pas encore lues, un texte en cours de lecture ou un album d'images. En matière de système d'opération, ce nouvel objet poserait certes des problèmes de gestion autrement plus complexes que celui de notre environnement actuel, car le feuilleté du codex y serait en concurrence avec l'hypertexte à fenêtres sur écran virtuel unipaginal. Il en résulterait un espace hybride, exigeant pour être apprivoisé que l'on invente de nouvelles métaphores, plus riches que l'actuel « bureau » de Windows, et où l'on distinguerait entre documents primaires et secondaires, hyperliens internes et externes. On y gagnerait un espace infiniment plus modulable, les possibilités d'affichage simultané étant multipliées par le nombre de pages. En outre, la possibilité qu'une page affiche indéfiniment un même contenu contribuerait à donner au monde virtuel une certaine stabilité et, de ce fait, à le faire participer, dans une certaine mesure, du monde des objets.

Un tel codex permettrait à la puce électronique de prendre le relais de Gutenberg et de rendre aisément lisibles les milliers d'ouvrages déjà numérisés. Surtout, à partir du moment où l'on aura trouvé une solution acceptable pour la gestion des droits d'auteur, on pourra enfin sortir de la situation de blocage schizophrène et paradoxale dans laquelle nous sommes aujourd'hui, où les ouvrages les plus patiemment élaborés et les plus soigneusement édités sont coupés du médium qui pourrait leur donner la plus grande diffusion et où ils pourraient entrer en résonance avec des documents connexes, un médium dans lequel s'incarne aujourd'hui l'idéal de savoir et de portabilité du livre. Cela ne concerne pas seulement les romans, mais tous les ouvrages qui gagnent à être perçus dans leur totalité, à être lus dans un certain ordre ou dont la compréhension exige que le lecteur dispose d'un contexte en amont assez vaste. Ainsi en est-il du manuel scolaire, du traité, de l'essai, bref, de tout texte nécessitant

un développement d'autant plus considérable que son objet en est plus original, ou qu'il heurte davantage le discours commun.

Certes, on pourrait objecter qu'il n'est pas nécessaire que tout le matériel à lire passe nécessairement par les mêmes « tuyaux ». En fait, le Web et l'ordinateur sont bien autre chose que des « tuyaux » : ce sont des « technologies de l'intelligence », pour employer l'expression de Pierre Lévy. Et ces outils, qui bouleversent notre horizon culturel bien plus profondément que ne l'avait fait l'imprimerie, sont déjà en train de transformer notre conception de ce que doit être un bon support de lecture. Voilà deux millénaires, le support de type codex avait fait disparaître le rouleau, qui ne survit que pour des documents honorifiques, tels les diplômes, ou dans des rituels religieux. De la même façon, un support comme le codex digital pourrait amener les lecteurs à exiger pour la plupart des situations de lecture intensive les divers avantages qui font la supériorité du support numérique, à savoir l'ubiquité d'accès que donne le Web, l'indexation généralisée qui permet de retrouver rapidement une citation ou une note marginale, la facilité des opérations de citation et, surtout, le contact permanent avec un espace de lecture où tous les textes sont interreliés et peuvent entrer instantanément en résonance les uns avec les autres.

Ce codex digital ne remplacera pas d'emblée l'ordinateur commun, à moins que des éditeurs de journaux, de magazines et de livres ne s'unissent pour en faire un objet de masse. Après tout, il pourrait être plus facile de faire accepter au lecteur l'affichage sur un tel support d'annonces publicitaires, par exemple sur les pages de droite, que sur l'espace unipaginal de nos écrans actuels, où elles sont éliminées avant même d'être lues, étant en concurrence avec l'activité première de lecture. Le e-book ne sera donc fort probablement qu'un objet de transition, dont des lecteurs pourront certes se contenter à défaut d'avoir sous la main le livre imprimé, mais qui ne pourra pas rivaliser avec un support capable d'afficher du texte sur une centaine de pages et que l'on pourrait feuilleter comme un livre.

Avec les perspectives ouvertes par le codex digital, il serait donc prématuré d'annoncer la disparition prochaine de la lecture continue. Quant au livre imprimé, il devrait subsister encore de longues années comme objet fétiche, surtout pour les livres de luxe que l'on voudra garder à la vue.